

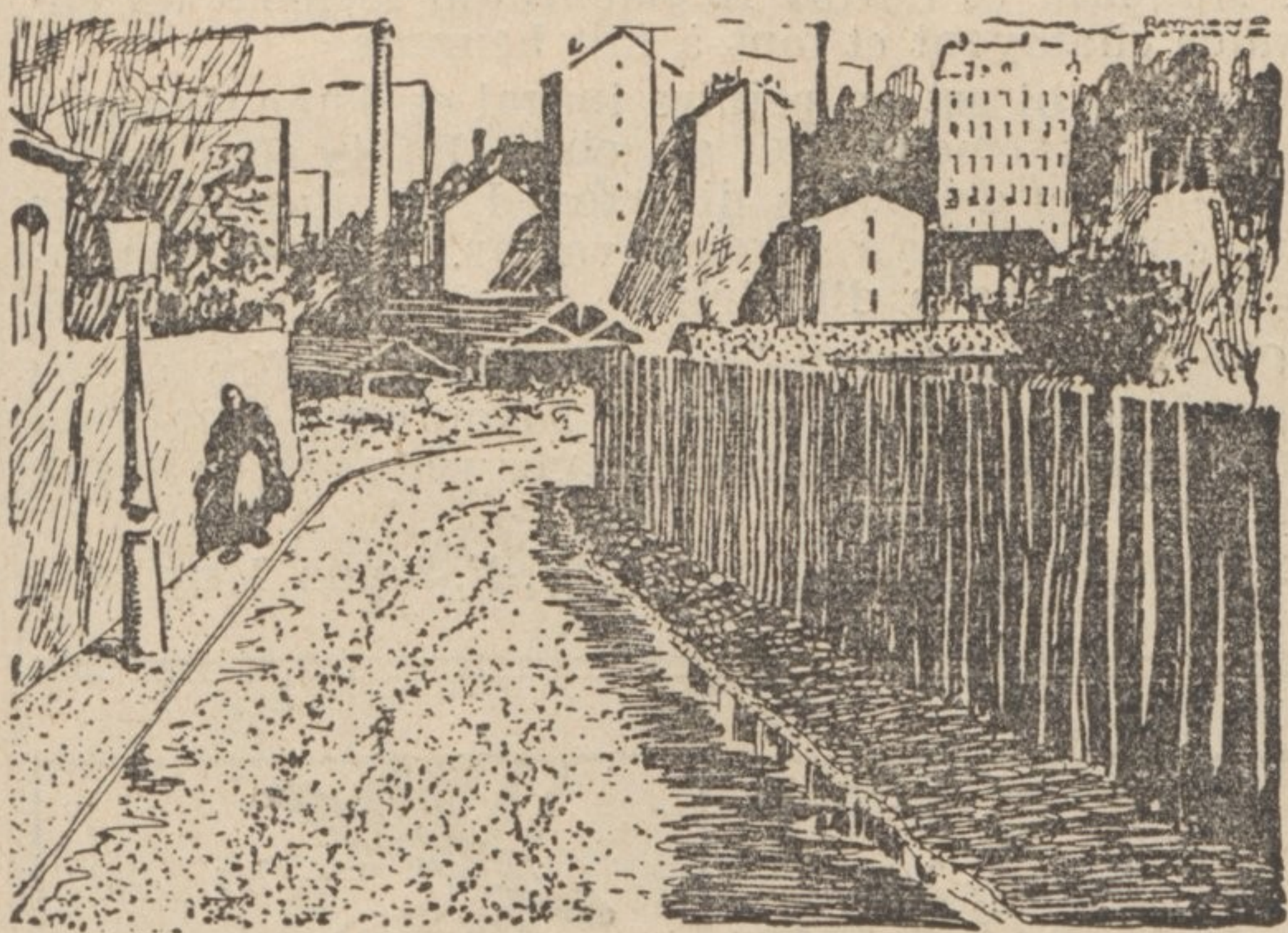


AUBERVILLIERS D'À PRÉSENT

J'arrive, sans doute, un peu tard, pour parler des frères Bonneff, Maurice et Léon, et d'Aubervilliers, la dernière œuvre de celui-ci, que publie *Floréal*.

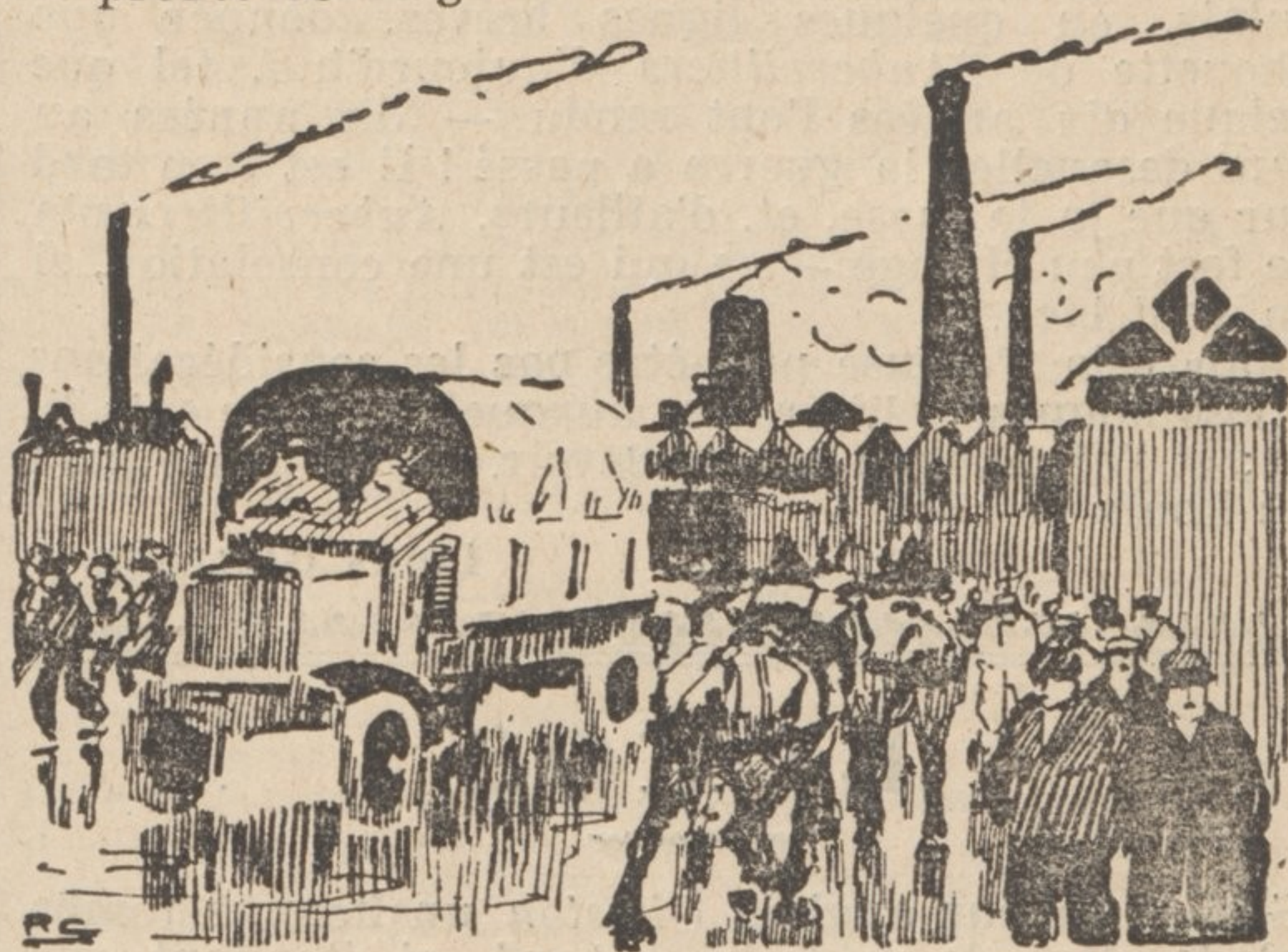
En août dernier, Lucien Descaves a dit aux lecteurs de *Floréal* qui étaient les frères Bonneff, et conté comment Léon s'en vint un jour lui soumettre ses premiers écrits, hélas ! des vers — inspirés par la plus naïve, la plus idyllique, la plus soupirante, la plus charmante des Muses — et qu'il lui avait conseillé de persévérer dans cette voie hasardeuse, qui ne réserve, à ceux qui s'y aventurent que des déboires, pour lui conseiller au contraire, d'écrire en prose : « Si vous avez du génie, un génie lyrique, lui dit Descaves, on le verra bien. Si vous êtes résolu, au contraire, à n'avoir que du talent, étudiez le modèle. Au faubourg, où nous vivons tous les deux il n'y a que l'embarras du choix. Abaissez vos regards. La vie sort des pavés. Forgez vous-même vos outils. »

Ce conseil prudent a été sagement suivi. D'autre part, et récemment encore — il y a je crois, à peine huit jours, Emile Guillaumin nous entretenait des Frères Bonneff et du tragique quotidien, et faisait, dans un bon article, la somme du travail de ces deux observateurs minutieux, attentifs et vigoureux de la misère ouvrière. Donc, j'arrive tard. Et je me console, en pensant que rien n'est plus agréable que de parler d'hommes pareils à ces deux écrivains, les Bonneff, qui ont été si humains, avant toutes choses. Nous ne manquons pas de dilettantes — et Dieu me garde de médire des dilettantes — mais aussi, il est doux de rencontrer des hommes qu'une foi grave anime, qui sont capables de pitié, qui se vouent à une mission, et s'efforcent d'alléger la lourde peine des hommes.



Si cette peine est irrémédiable, s'efforcent du moins de la comprendre et d'y compatir. Cela paraît d'autant plus doux, et des livres tels qu'*Aubervilliers* semblent tomber d'autant mieux à leur heure — bien qu'*Aubervilliers* ait été écrit avant la guerre, et peigne des mœurs qui se sont modifiées sensiblement depuis lors — qu'un certain discrédit a été

jeté, ces temps derniers, sur les ouvriers, qui malgré la peine qu'ils continuent d'endurer, se voient encore, et chaque jour, traiter par d'aucuns, comme des profiteurs de guerre.



Il se passe des choses bien louffonnes, sous le soleil... Mais la question n'est pas là. La vérité échappe aux contingences, et n'est point soumise aux illusoirs transformations de nos sociétés. *Aubervilliers* est encore actuel. Après les calamités qui ont fondu sur nous, la vie demeure la même. Nous continuons, comme devant, de souffrir des mêmes maux, de nous essouffler aux mêmes besognes, d'endurer les mêmes traversés. Les mêmes fléaux poursuivent paisiblement leur tâche, ces fléaux, auxquels les Bonneff s'étaient attaqués, et qui ont pour nom les marchands de poison, les métiers qui tuent et « bien souvent ne font pas vivre » les maladies — et la méchanceté. Ah ! que de tableaux saisissants, ils ont peints, de ces hommes qui peinent jour et nuit, qui ne connaissent pas la joie de vivre et que ruine la maladie ! et qui, encore, sont divisés entre eux ! « La vie sort des pavés » avait dit Lucien Descaves. Ils furent attentifs à la voir sortir de ces pavés, et à la peindre comme elle est. Et comme Maurice Bonneff a su, dans son « *Didier, homme du peuple* » concentrer toute la puissance d'idéal qui est en nous ! Ce Didier, dont la vie difficile, qui n'a été tout au long qu'une patience, n'a pas perdu son espoir en la vie pour cela. Il sait les misères secrètes de notre société contemporaine ; il connaît l'injustice — et la honte. Mais malgré cela, il demeure celui qui croit à une transformation possible et probable, pourvu qu'on soit de bonne volonté, de ces choses laides, parmi lesquelles le sort l'a condamné à vivre. Si les gueux voulaient ! Si tous ceux qui souffrent se révoltaient une bonne fois contre leurs souffrances et ceux qui en sont la cause, cette souffrance serait bien vite guérie...

Aubervilliers, disait Emile Guillaumin, complétera *Didier, homme du Peuple*. Sans doute. En tout cas, les lecteurs d'*Aubervilliers* rendront, je pense, hommage, au fort talent de Léon Bonneff. Il est, dans ce livre, des pages qui s'apparentent aux meilleures parmi les meilleures. On y chercherait vainement de la « littérature ». Il n'y a là qu'une vive pitié, qu'un

vif amour, qui gonfle chaque mot, donne, à chaque phrase et au style tout entier, sa vie précieuse.

Tout y est, d'autre part, d'une observation déconcertante, à force de précision, de vérité et de « rendu » depuis la rue déserte et vide qui, le matin, semble « élargie » jusqu'au cheval « qui a démarré si brusquement qu'il s'écroule comme si une faux lui avait franché les quatre pattes ».

.. Si l'on n'écoutait que son devoir, on parlerait longtemps des frères Bonneff. Mais le plus bavard des journalistes est aussi régenté par les lois impérieuses de la mise en page ; et il faut s'arrêter. Il me vient, toutefois, un remords, au moment d'achever ce papier. Je n'y ai point dit ce que j'y voulais dire — et je n'ai pas esquissé ce tableau ou ce croquis d'Aubervilliers, ce que je m'étais promis de faire. Je voulais, en quelques lignes brèves, donner une silhouette de l'Aubervilliers d'aujourd'hui, tel que quelque dix années l'ont rendu — dix années au cours desquelles la guerre a passé ! Il est trop tard pour que je le fasse, et, d'ailleurs, Aubervilliers n'a que fort peu changé — ce qui est une consolation, si l'on veut bien.

Mais cela n'excuse peut-être pas les considérations philosophiques et littéraires auxquelles je me suis livré ; et j'ai manqué à mon devoir. Qu'en pense mon ami Louis Merlet ?

LOUIS GUILLOUX.

ÉCHOS

Sur le vapeur anglais *Gileston* un homme tombe malade. Pas de médecin à bord, si étonnant que cela paraisse. Le commandant vient examiner le malade, prend sa température et par T. S. F. expédie, au *Garaja*, le radio suivant :

« Température du malade 102 ; douleur dans l'estomac, respiration difficile, donnez conseils. »

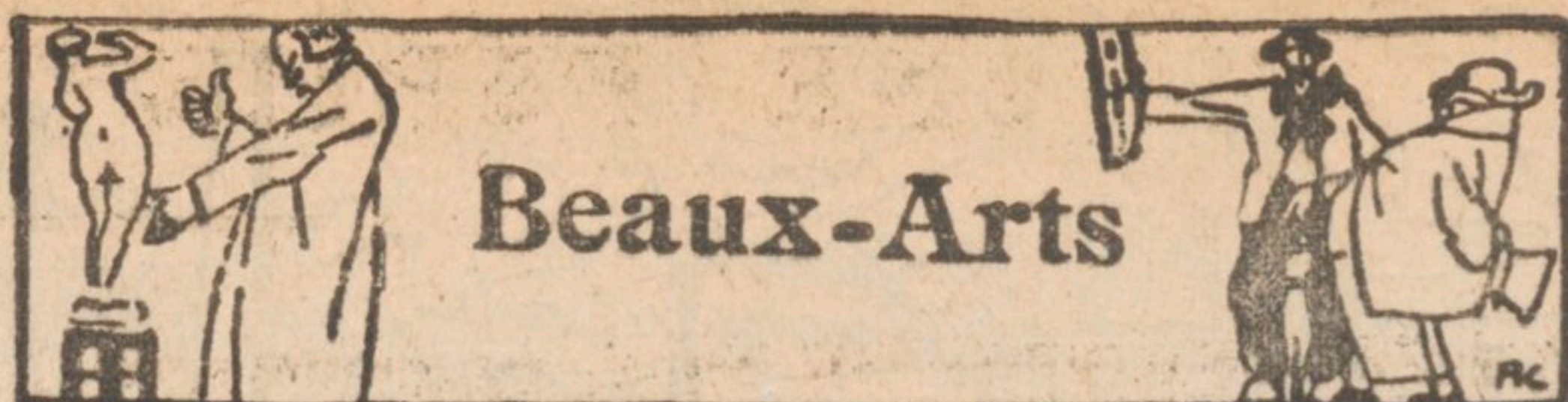
Une demi-heure après, par le même procédé, le médecin du *Garaja*, ordonnait des cataplasmes sinapisés sur la poitrine, des boissons chaudes et des pilules d'opium de deux centigrammes.

Voici encore un filon pour ne plus déranger son docteur.

Ce que nos arrière-petits fils épargneront leurs pas !



M. HENRY DE JOUVENEL, le jeune et brillant sénateur qui sut, à Genève, se montrer homme d'Etat et fin diplomate.



En attendant que s'ouvre le Salon d'Automne, les galeries ne chôment pas. Ça y est, la saison est là. Mais dans les quelques expositions que nous avons visitées, semble s'affirmer un retour vers de l'équilibre, de la modération, qui nous dédommageront, il faut l'espérer, des expositions grotesques. Sous prétexte de recherche, ces dernières nous faisaient assister à des défilés d'horreurs qui n'ont d'expression dans aucune langue.

Chez Barbazangès, de *François Black*, des sculptures, taille directe et bois d'une admirable sérénité. A côté de ce tailleur d'images, qui est un maître, des peintures de *Warshawsky*, précises et sensibles à la fois, des aquarelles de *Geneviève Gallibert* et des sculptures de *Berthout* révèlent un effort louable et des qualités incontestables.

A la galerie Allard, des paysages du Chili, de *Alberto Valenzuela Llanos*, sont violents et une révélation heureuse de pays tumultueux.

Othon Friesz donne chez Bernheim toute une série d'œuvres récentes sur Toulon. Ce peintre, dont on peut penser tout le bien et tout le mal possibles, a abandonné les compositions parfois heurtées pour une observation plus simple de la nature. D'autre part, le choix de cent aquarelles, pastels et dessins qui réunit tous les noms des peintres notoires est heureux et a rejoui les curieux.

Druet a exposé des dessins et aquarelles de *Robert Villard* et des œuvres de *Jean Van den Eeckhoudt*, qui sont l'expression de deux tempéraments tout à fait différents, mais qui ne laissent pas indifférents.

A la galerie Georges Petit, *M. G. Frémont*, prix de la Société coloniale des artistes français, expose les résultats de sa mission à Madagascar en une série d'aquarelles et de gouaches colorées et bien venues. Et près de ce peintre, quasi-officiel, *Thadée Styka* et *Adam Styka* ont réuni des tableaux où il y a du mouvement et de l'enthousiasme.

L. Dru a groupé en sa galerie de la rue Montaigne des aquarelles de peintres de *A. Fraye*, *A. Lepreux*, *H. Manguin* et *Carlos Reymond* qui forment un ensemble chatoyant et tout à fait heureux.

Utrillo, qui est un peintre inégal et d'une sincérité évidente et émouvante a, chez Paul Guillaume, 35 peintures d'époques diverses. Les toiles exposées sont diverses aussi comme valeur. Aucune cependant, ne manque d'intérêt.

Chez Marcel Bernheim enfin, *Kvapil* offre à nos regards des nus robustes et savoureux, cependant que *Claude Rameau* rafraîchit nos yeux par de beaux paysages apaisants.

J.-F.-LOUIS MERLET.



LLOY GEORGE. — J'avais là une bien belle partie en perspective. Mais je suis disqualifié.